

OMBRE SÉVÈRE

RAIMUNDO CARRERO

Traduit du brésilien par Hubert Tézenas
Illustrations de Fernando Vilela



Relecture & Révision : Paula Anacaona

Titre original : *Sombra Severa*

© 1984, by Raimundo Carrero, represented by Agência Literária
Stéphane Chao.

© Éditions Anacaona, 2015, pour la traduction française.

© Illustrations, intérieur et couverture : Fernando Vilela

Graphisme de couverture & maquette intérieure : Catherine Lesnes

ISBN : 978-2-918799-58-0

Collection Terra - ISSN : 2268-6819

Obra publicada com o apoio da Fundação Biblioteca Nacional.

Œuvre publiée avec le soutien de la Fundação Biblioteca Nacional.



MINISTÉRIO DA CULTURA
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

*Pour Rodrigo Octávio d'Azevedo Carrero
et Diego Raphael d'Azevedo Carrero,*

Mes fils

CE SOIR-LÀ, IL N'EUt PAS BESOIN de puiser dans ses souvenirs : il savait. Et le souvenir, c'est bien connu, est au savoir ce que le rêve est au sommeil. Il tenta de se résigner, d'étouffer sa furie sous un voile de douceur. Mais cet homme aux yeux de taureau pouvait-il se résigner ? Dans le silence du crépuscule, les images du passé resurgirent en un effrayant tourbillon.

Ce soir-là, dans le silence du crépuscule, il prit un tabouret et s'adossa au mur de la maison, sous l'auvent de la terrasse où flottait une odeur de broussailles. Il alluma une cigarette. Le point rouge de la braise précéda l'apparition d'une fumée qui brouilla plus encore son visage osseux et taciturne, ombragé par son chapeau.

Les épaules tombantes, le regard noir du taureau qui l'habitait et les gestes monotones étaient ceux d'un homme tout en absences et distances, conscient que la nuit ne faisait que commencer.

Depuis la terrasse de cette maison si loin de tout, si solitaire, il voyait une forêt d'arbustes et de broussailles entrecoupée de clôtures et de sentiers qui traçaient des sillons dans la végétation, une plantation de cactus fourrager, et un noir fouillis d'arbres aux branches décharnées où la vue se perdait. Les volutes de sa cigarette s'élevaient lentement dans la brise du soir.

Judas savait.

Il repéra une vague silhouette, encore distante et qui peu à peu se rapprocha, se précisa, s'enrichissant de contours et de courbes. *Abel et Dina*, pensa-t-il. La silhouette devint présence. Ils arrivaient, Abel et Dina arrivaient, et avant même de les voir entièrement, il s'étonna de leur sourire, chargé de cette espérance magique qui est le privilège des amants.

Il arrivait. Abel arrivait avec la fille en croupe, précédé des claquements de sabots de son cheval. Judas resta assis sous l'auvent, aussi impassible qu'une statue. *Tu n'aurais pas dû l'amener.*

Dans la cour, Abel, plus fort que ne le laissait croire son corps svelte, sauta à bas de sa monture et, prenant la main de Dina – laquelle, par indécatesse ou par timidité, garda la bouche cousue –, la fit entrer dans la maison.

— Tu n'aurais pas dû l'amener, maugréa Judas, la cigarette au coin des lèvres.

Une douleur transparut dans sa voix. Les amants envahissaient la maison que son frère et lui partageaient depuis qu'ils vivaient isolés du monde comme deux brebis égarées, sans même avoir la gentillesse de lui adresser un salut ou un geste, et cela lui déplut.

Après sa dernière bouffée de cigarette – la dernière est toujours amère, elle irrite le palais et assèche la gorge – il siffla. Il avait appris à siffler en écoutant les grillons, les oiseaux et les coqs. Homme et Nature, unis dans un



même corps – d’où peut-être sa capacité à déchiffrer les Mystères des nombres, des cartes et des astres. Le silence était son livre.

Pour occuper sa bouche – il ne parlait que lorsque les silences étaient rompus – il alluma une autre cigarette. Cette fois, il tira dessus à longues bouffées, s’emplissant les poumons de fumée et d’air nocturne. *Tu as été bien imprudent.* Dina avait ensorcelé son frère.

Quand il fit nuit, nuit noire, et quand la lune fut basse et rousse, il rentra. Et il le sentit sur-le-champ : la maison n’était plus la même. À commencer par l’odeur, cette odeur caractéristique du corps et des charmes des femmes. Il remonta le couloir en silence et s’arrêta sur le seuil de la salle à manger.

Assis à table, Abel le regarda, avec le cœur et avec les yeux. Sa physionomie exprimait un mélange d’appréhension et d’impatience. Il était plus âgé que Judas mais semblait mieux connaître que lui les secrets de la jeunesse. Il était beaucoup plus mince, avec des cheveux noirs et une jolie bouche.

Le silence de l’un croisa l’inquiétude de l’autre. Judas, après avoir cherché ses allumettes dans la poche de sa large chemise en coton, alluma la première lampe à huile. La lumière jaillit de la mèche comme une épée flamboyante dans les ténèbres. Il découvrit enfin le visage soucieux d’Abel.

— Tu n’aurais jamais dû l’amener.

Judas approcha une chaise de la table.

— Nous ne supportions plus la distance. Elle a voulu venir, elle est venue.

— Elle s’est enfermée dans ta chambre ?

— C’est une femme pudique.

— Ses frères viendront la chercher dès qu’ils sauront ce que vous avez fait.

Les coudes appuyés sur la table, Abel croisa les bras et posa chacune de ses mains sur l’épaule opposée, ce qui forma deux triangles devant son buste.

— Je m’en doute, répondit-il en baissant la tête. C’est inévitable.

Judas ne voulait pas penser à eux. Il se dirigea lentement vers le fourneau et mit le repas à réchauffer sur les bûches en feu. Son visage rougeoya, les ombres se contorsionnèrent, son regard s’assombrir.

— Es-tu prêt pour le duel, Abel ?

— Il le faut.

Judas souffla sur les flammes. Son visage n’était plus qu’un brasier qui faisait ressortir ses yeux.

— Je peux l’éviter, Abel.

— Le duel ?

Judas ne répondit pas. Abel cherchait à deviner ce qu’il manigançait.

— Je ne vois pas comment.

— Moi, si.

Le repas était prêt.

— Mange, ordonna Judas.

— Et toi ?

— Je vais prendre les mesures nécessaires. Ne laisse pas Dina sortir de la chambre et ne la touche pas.

Après avoir fait quelques pas vers le couloir, Judas se retourna.

— Et s'il te plaît, défais-moi ces triangles.

Au dehors, les ténèbres denses et froides l'accueillirent.

Ce n'était pas faute d'appétit, mais Abel, l'oreille tendue, ne mangea rien. Les machinations de la nuit arrivaient, portées par le vent : il commença par distinguer des coups de hache. Il avait beau connaître Judas, qui s'affairait dans l'ombre, il ne parvint pas à deviner quelle ruse préparait son frère cadet.

Obéissant à Judas, il défit les triangles de ses bras et croisa les jambes. Il mourait d'envie de se lever. Il trouvait injuste de devoir attendre là, comme un spectre, à peine éclairé par une lampe, et de laisser Dina cloîtrée dans sa chambre.

Il eut à maintes fois envie de sortir, pour savoir ce que Judas fabriquait avec ses coups de hache rageurs. *Quand un homme part dans la nuit, c'est toujours pour affronter l'Ange*, songea-t-il. Son désir de faire irruption dans la chambre était encore plus ardent – entremêlant leurs bras et leurs jambes, Dina et lui formeraient deux triangles.

Mais son frère avait dit : « Mange. » Et cela signifiait : « Ne bouge pas d'ici jusqu'à ce que je revienne. » Jusqu'à ce qu'il revienne des profondeurs de la nuit où il

tramait son plan pour éviter le duel. Abel aurait préféré que ce duel ait lieu sur-le-champ, dans l'urgence. Il se sentait victime d'une injustice. Il n'était pas normal que Dina soit ici et qu'il ne puisse pas la toucher, alors que c'était l'appel de la chair qui l'avait poussé à l'enlever.

Le duel attendu était déjà en cours, en un sens, à quelques mètres de la maison : Judas luttait, de toutes ses forces, pour abattre des arbres dont il ne gardait que le tronc. En nage, traînant la jambe – une branche avait traversé son pantalon et l'avait blessé à la cuisse –, il s'empara d'une scie pour débiter les troncs en planches, dans une obscurité rompue par les lueurs incertaines et filantes des lucioles. Le vent laissait présager que l'aurore serait douce. Judas était éreinté, épuisé, perclus de douleur.

Abel entendit des pas : Judas revenait.

Lui aussi était fatigué. Il se consumait, Abel se consumait d'un désir trop longtemps retenu. Et il ne se sentait autorisé ni à participer au combat de Judas, ni à profaner la chambre où l'attendait sa promise. Au cours de leur fuite – à quoi bon se mentir ? – il avait eu envie de la posséder en sentant se presser contre son dos les mamelons durcis – sans doute de couleur pourpre – des seins délicats de Dina, derrière leur fin corsage en taffetas. Il en avait eu des frissons, comme tout à l'heure en entendant grincer la scie sans pouvoir deviner ce qui naîtrait des planches sciées par Judas. Il avait eu l'impression – Abel, dans sa souffrance, avait eu l'impression – qu'on lui sciait les os, tant son désir de posséder Dina était grand.

— Viens m'aider.

Judas venait d'apparaître dans l'entrebâillement de la porte. Le voir fut un choc : tête découverte, torse nu, le pantalon lacéré à hauteur de la cuisse, inondé de sueur après son duel nocturne.

Abel pensa à Dina. Elle n'avait pas quitté la chambre, elle s'était conduite en femme pure. Elle était restée tout ce temps enfermée, sans mettre le loquet, n'ayant pour seul cadenas que l'attente et sa vertu. Attente angoissante, car Dina aussi devait avoir entendu les coups de hache et de scie envahir la nuit grouillante de mystères.

Après avoir parlé, Judas repartit dans le couloir, suivi par Abel. Deux lampes seulement brillaient dans la maison : celle de la salle à manger et celle de la chambre occupée par Dina, dont la faible clarté s'échappait par les interstices de la porte.

Dans la salle à manger, Abel vit les planches. Les frères poussèrent les meubles contre les murs. Ils prirent des marteaux et des clous dans un tiroir. Ils travailleraient tous les deux. Judas alluma une autre lampe. Les deux frères n'avaient pas besoin de parler : ils se comprenaient.

Leur besogne était terminée. La nuit touchait à sa fin et l'aurore silencieuse résonnait comme un puits sans fond.

— Attends-moi ici, ordonna Judas.

Il partit à cheval, avala la campagne d'une traite, et traversa le village à une telle allure que l'ivrogne qui traînait encore dans la rue à cette heure ne le reconnut

pas. Mais les frères Florencio, eux, n'eurent besoin que de sa silhouette, de son chapeau et de la braise de sa cigarette pour s'exclamer :

— Judas ?!

Exprès, car on fait toujours exprès de choisir un chemin plutôt qu'un autre, Judas passa en trombe devant leur fenêtre – il avait aperçu les frères dans leur salle à manger. Son cheval bondit par-dessus le portail des Florencio avec grâce et agilité puis repartit au triple galop, la tête haute, la crinière en bataille, les pattes collées au ventre, pour disparaître dans la nuit.

Inacio Florencio, le cadet, s'écria :

— Dina ! Où est Dina ?

2

DINA PORTAIT LA MÊME TENUE

que celle dans laquelle elle était arrivée. Elle n'avait pas ouvert son baluchon.

Assise au bord du lit, immobile, elle se voyait dans l'éclat terni du miroir. Elle ne changea jamais de position, elle ne bougea pas une seule fois même si ses seins avides de caresses palpitaient. Ses cheveux noirs lui descendaient jusqu'aux épaules. Elle ne comprenait rien aux bruits de cette nuit, à ces grincements de scie, à ces coups de marteau. Elle n'avait qu'une certitude : les deux hommes se

préparaient à combattre. Ils débitaient des planches, plantaient des clous. La nuit était entrecoupée de silences terribles.

Notre union d'homme et de femme sera scellée à l'aube. Abel préservera ma vertu jusque-là.

Très droite, ses mains fines croisées sur les cuisses, elle écoutait la nuit bruissante d'inquiétudes et de désirs sans oser éteindre la lampe. Tant de questions s'entremêlaient dans son esprit. *Vont-ils condamner les portes et les fenêtres ? Vont-ils refuser de se battre à la loyale ? Au corps à corps, poignard contre poignard ? Craignent-ils de voir leur sang rougir le sol ?*

Abel viendra avant le point du jour.

Il y avait deux Dina, elle le savait. Celle du miroir, immobile, face à son abîme ; et l'autre, aussi agitée que les ombres projetées par la lampe. Deux étrangères. *C'est moi, et on dirait que ce n'est pas moi*, se dit-elle en esquissant un sourire.

Elle se ressaisit : elle ne sourirait qu'au retour d'Abel, qui se battait pour éviter le duel – alors que c'était inutile. Elle avait pris ses précautions, soigneusement préparé sa fugue. Grâce à sa mère. En l'écoutant raconter sa propre histoire. Après toutes ces années, Sara, sa mère, la racontait toujours avec les mêmes mots, les mêmes pauses, les mêmes intonations. Dina avait la fugue dans le sang.

Tout en se préparant à recevoir Abel, elle repensa à la fuite de sa mère. « Je n'avais pris que deux robes » racontait Sara. Voilà pourquoi Dina n'avait mis dans son

baluchon que le strict nécessaire, et une chemise de nuit.

Une illumination, et l'énigme fut résolue : les deux Dina étaient elle et sa mère, qui l'initiait depuis toujours au mystère de la fugue. Une attirance que l'autre Dina, celle du miroir, ne pouvait lui reprocher : elle comprenait les appels du sang et le déchirement de son cœur.

Oui, elle était Sara.

Sa mère se cacha deux jours entiers avant de se marier. La première nuit, son fiancé et elle firent étape dans le village d'Urimamás. Pour ne pas éveiller les soupçons, Adam eut cette idée : « Dis-leur que tu es ma sœur. Si on te pose la question, réponds toujours, sans varier d'un seul mot : je suis sa sœur. » C'est ce qu'elle fit. Devant la curiosité de l'aubergiste, elle affirma : « Je suis sa sœur. » Ils dormirent dans deux chambres séparées.

« J'ai passé la nuit entière devant le miroir » – Dina se remémorait la voix de sa mère, mais avait du mal à l'entendre au milieu du vacarme du marteau et de la scie. « Je ne voulais pas, je ne devais pas dormir. Quand une femme quitte ses parents pour suivre un homme, elle doit savoir que son lit a dorénavant un autre maître. »

Au petit matin, Adam apprit que des étrangers s'étaient présentés dans la soirée à l'auberge, à la recherche d'un couple de fugitifs. Le patron leur avait répondu : « Je n'héberge qu'un frère et sa sœur. » Les étrangers avaient passé leur chemin sans concevoir le moindre soupçon. C'étaient les frères de Sara.